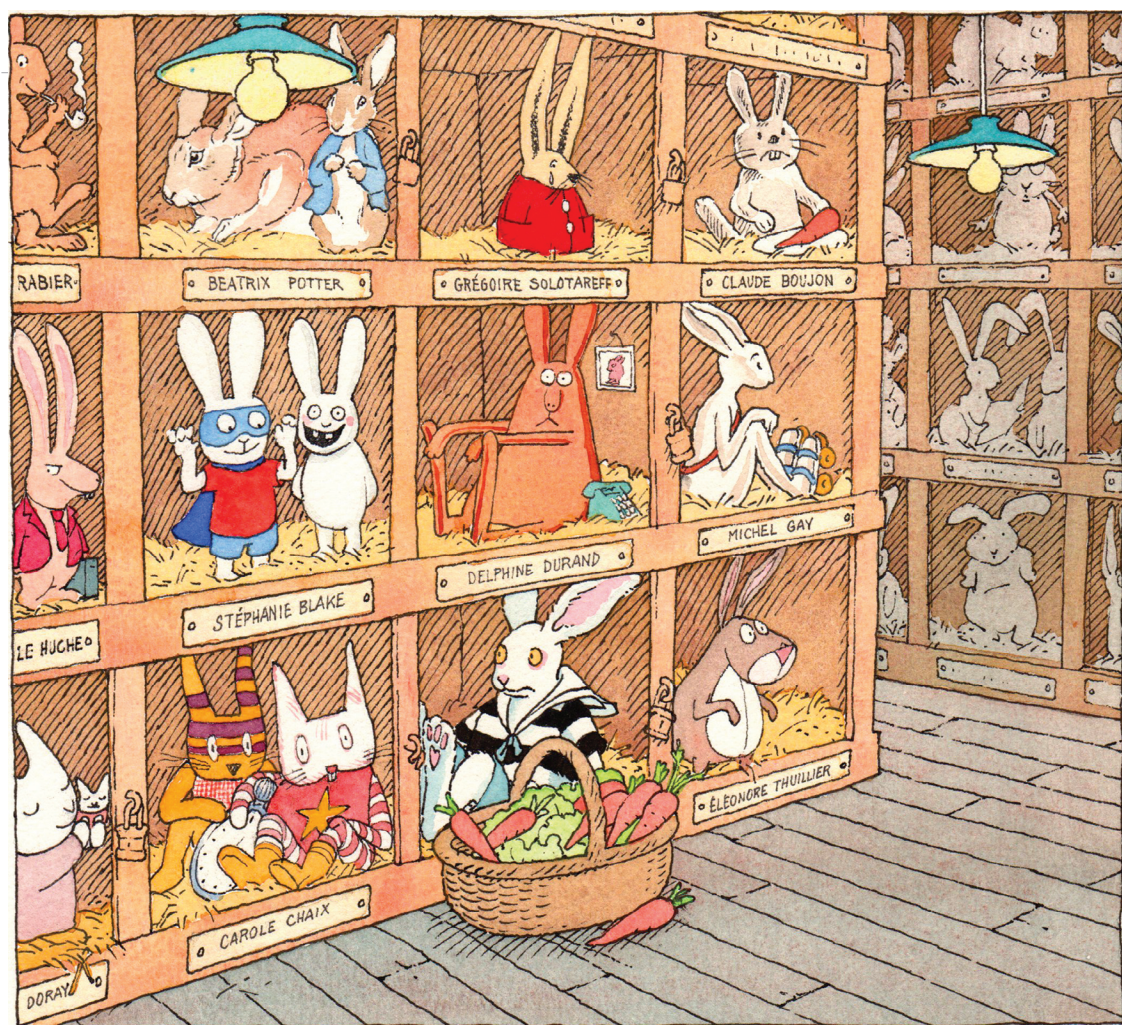


L'animal, d'hier à aujourd'hui

PAR FLORENCE GAIOTTI

À l'évidence, la littérature jeunesse a toujours accordé une grande place aux animaux. Mais pour raconter quoi? De Beatrix Potter à Atak, d'un animal prétexte à un animal porte-parole de sa propre expérience, Florence Gaiotti explore cette galerie de l'évolution que l'album illustré déploie sous nos yeux.



Florence Gaiotti

Maître de conférences à
l'ESPE Lille Nord de France,
Université d'Artois. EA
Textes et Cultures,
Littératures et cultures de
l'enfance.

Ses objets de recherche sont
la littérature de jeunesse
contemporaine et
l'enseignement de la
littérature à l'école primaire.

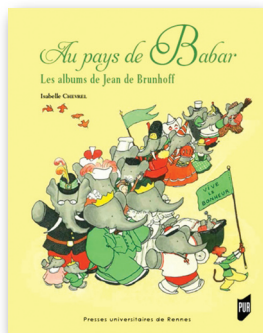
Pour décrire la présence animale dans les mondes de l'enfance et en particulier dans la littérature qui lui est adressée, certains termes ont pu s'imposer : ménagerie, bestiaire, « petit zoo » de l'enfance¹. Pratiques pour évoquer une littérature où les animaux à plumes, à poils ou à écailles, les bestioles minuscules aussi bien que les amples pachydermes sont omniprésents, ces termes paraissent vite insuffisants, voire discutables ou réducteurs : car il ne s'agit pas seulement de regarder des animaux enclos dans un livre qui seraient là pour instruire le petit d'homme ou l'aider à grandir. En effet, la littérature de jeunesse propose aussi au fil de son histoire et sans doute plus encore dans la période de l'extrême contemporain des ouvrages qui invitent le jeune lecteur à déplacer son regard, à remettre en cause un anthropocentrisme dominant, à voir les animaux le regarder, à comprendre leurs mouvements, leurs paroles ou leurs silences : à l'inclure dans l'univers plus vaste du vivant.

Évoquer la présence animale dans l'ensemble de la littérature de jeunesse en quelques pages paraît toutefois impossible. Nous prendrons donc délibérément une « petite » porte d'entrée, celle de l'album de fiction² : premier livre des jeunes lecteurs où plus que dans d'autres ouvrages les animaux semblent régner en maîtres.

LE DÉTOUR PAR L'ANIMAL

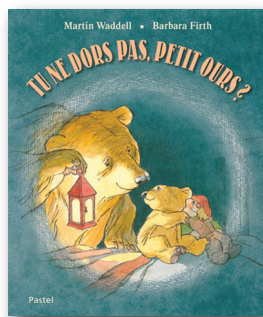
L'intérêt d'animaux-personnages, neutralisés à force d'anthropomorphisation, a été souvent commenté. Le petit animal, comme l'a rappelé Isabelle Nières, en habit et dans un univers humanisé, permet de s'adresser aisément au petit d'homme : échappant à une inscription sociale trop marquée, à un ancrage ethnique ou historique précis, il facilite sa reconnaissance dans un univers parfois stéréotypé, relevant généralement du quotidien. Et bien souvent il ne reste pas grand chose de l'animal comme le fait remarquer Nathalie Prince³. Pourtant les premières figurations de cet animal-personnage au sein des albums étaient finalement moins réductrices. Que l'on songe ainsi à Pierre Lapin, créé par Béatrix Potter en 1902 : figure de l'enfant terrible, il est aussi foncièrement un lapin, menacé par le fermier MacGrégor, abandonnant dans sa fuite instinctive chaussures et habits. Flambeau, le chien de guerre de Benjamin Rabier, comme le rappelle Éric Baratay⁴, peut figurer le jeune soldat de la Première Guerre mais rend compte également de la véritable situation des chiens utilisés lors de ce conflit mondial. Babar est d'abord un animal et sa mère une victime de la chasse coloniale. Dans « Le roman des bêtes » du Père Castor, Froux, Plouf ou encore Bourru l'ours brun, inventés par Lida, sont évidemment des figurations des petits d'homme ; cependant leur inscription dans un environnement naturel remarquablement dessiné par Rojan permet aussi une attention à ces personnages en tant qu'animaux.

Pourtant, il semblerait que les animaux des albums perdent peu à peu leurs caractéristiques animales, dans le temps où la société s'urbanise massivement et où le contact avec l'environnement naturel se fait plus rare. L'animal-personnage, masque du jeune enfant, va par le biais de la fiction permettre d'aborder des thèmes liés aux relations familiales, aux amours,



↑
Plouf, canard sauvage, ill. Feodor
Rojankovsky, Flammarion-Père
Castor, 1935.

←
Gilles Bachelet : Les Coulisses du livre
Jeunesse, L'Atelier du poisson soluble,
2015.



↑
Martin Waddell, ill. Barbara Firth :
Tu ne dors pas, Petit Ours?, L'École des
loisirs-Pastel, 1989.



↑
Gilles Baum, ill. Amandine Piu :
Palmir, Amaterra, 2018.

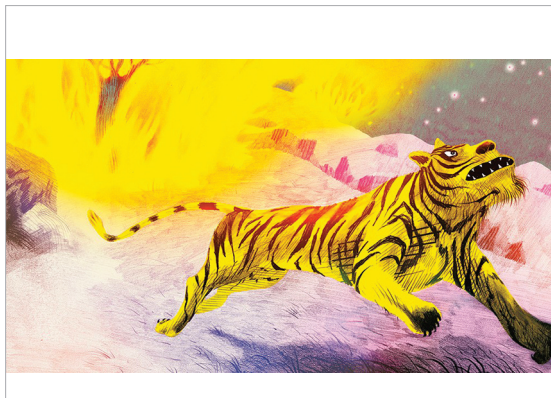
aux amitiés, à la mort dans un questionnement essentiellement anthropocentré : combien d'ours aujourd'hui pour accompagner l'endormissement, de loups pour rire ou pour jouer à se faire peur, de chenilles et de têtards pour figurer d'improbables amitiés, de cochons et de grenouilles pour interroger la mort et ses rituels, de familles de pingouins ou de hamsters pour évoquer les inquiétudes et les réjouissances dans le cercle familial ? Ces animaux-personnages en habit sont une porte d'entrée dans le monde de la fiction, ils accompagnent l'enfant dans ce premier jeu d'identification et de désidentification selon la formule de Schaeffer : cet autre, qui n'est pas moi, m'aide à penser mon rapport au monde immédiat.

Mais l'animal rend également accessibles d'autres réalités, difficilement intelligibles ou nommables pour les jeunes lecteurs. Dans *Flon-Flon et Musette* ou *Petit-gris*, les lapins d'Elzbieta permettent à l'auteure d'évoquer avec justesse la persécution, la pauvreté ou la guerre. On retrouve aujourd'hui cette même veine dans des albums évoquant les réalités des migrants : on peut songer au tout récent album de Gauthier David et Gaëtan Dorémus, *Fuis Tigre !* (Seuil Jeunesse, 2018) où le personnage est tantôt figuré en bête sauvage, tantôt représenté dans des proportions qui le font ressembler à un doudou ou à un minuscule animal suivant son acceptation dans la société d'accueil ; ou encore à *Palmir*, nom du personnage principal, entre l'animal et le petit dragon, qui traverse les épreuves du déplacement forcé⁵.

Il est un genre narratif spécifique qui met souvent à l'honneur les animaux en tant qu'animaux : l'album en randonnée. Cette forme narrative en album met en effet en scène un animal personnage dont la quête l'amène à rencontrer d'autres animaux (pour savoir ce qu'ils mangent, pour retrouver ses parents ou savoir, par exemple, « qui lui a fait sur la tête »). Le recours à l'animal reste partiellement symbolique : il s'agit toujours d'une quête d'identité qui permet de découvrir le monde extérieur, sa variété et ses dangers. Néanmoins, la succession des animaux souligne une spécificité animale, même minimale : sa silhouette, sa taille, son alimentation, son mode de vie, son cri ou encore la spécificité de ses matières fécales. Ces albums en randonnée sont aussi des moyens de figurer les chaînes alimentaires et même, ce qui est relativement nouveau, d'intégrer l'homme à ces réseaux trophiques, comme dans l'album intitulé *D'une petite mouche bleue* de Mathias Frimann (Les Fourmis rouges, 2017) qui allie précision du dessin animalier et fantaisie chromatique.

D'autres albums en randonnée font jouer la représentation de l'animal et sa reconnaissance en s'appuyant sur l'effet de la tourne de page propre à l'album : ainsi nombre d'ouvrages invitent le jeune lecteur à reconnaître un animal à partir de quelques indices textuels et de la représentation de traces ou d'une partie de son corps dévoilé dans sa totalité sur la page suivante. Ce principe de fonctionnement est tout à la fois initiation au récit, invitation à une quête ou à une enquête qui s'appuie sur les possibilités matérielles de l'album mais aussi sur les spécificités animales. Ce qui peut donner lieu à de remarquables créations plastiques, comme dans le tout récent *Tête à queue* de John Canty (Le Genévrier, 2018).

L'animal dépouillé de tout ou partie de ses spécificités animales est utilisé par les créateurs d'albums pour instruire les petits d'hommes, suivant



↑ ↗

Gauthier David, ill. Gaëtan Dorémus:
Fuis Tigre !, Seuil Jeunesse, 2018.



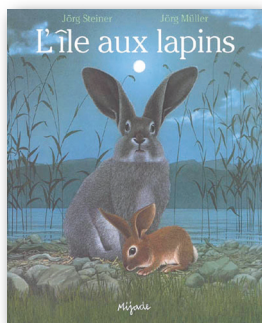
↑

Mathias Frimann: *D'une petite
mouche bleue*, Les Fourmis rouges,
2017.

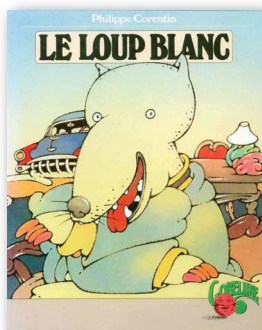
↓

John Canty: *Tête à queue*,
Le Genévrier 2018.





↑
Jörg Steiner, ill. Jörg Müller:
L'île aux lapins, Duculot, 1978.
Réédité par Mijade en 1999 et
2005.



↑
Philippe Corentin:
Le Loup Blanc, Hachette, 1980
(Gobelune).

en cela une longue tradition des contes et des fables, mais en la renouvelant à travers un travail plastique qui se nourrit de la diversité et la plasticité des espèces animales et des spécificités du support qu'est l'album. Entre l'animal, masque du petit d'homme et l'animal partiellement pris pour lui-même, les albums de jeunesse proposent donc une multiplicité d'usages et de représentations des animaux, difficilement réductible à quelques catégories.

On peut toutefois mettre en évidence un mouvement de fond, depuis les années 2000, qui fait retour sur l'animal en tant qu'animal, au sein des fictions en albums. Cette production, adressée à des lecteurs un peu plus âgés, illustre de nouveaux engagements autour de l'environnement, nourris aujourd'hui par différents courants scientifiques comme l'éthologie, la philosophie et l'éco-critique.

LE RETOUR À L'ANIMAL

Quelques ouvrages parus dans les années 1970, qui sont restés des hapax en leur temps, préparent ou annoncent ce tournant récent. Ainsi une attention à l'animal et à sa souffrance est manifeste dans *L'île aux lapins*, de Jörg Steiner et Jörg Müller (Duculot, 1978). L'album propose une représentation très réaliste de l'élevage intensif au sein d'une usine à lapins, où les animaux, placés dans des cages, sont engraisés sur un tapis automatique, pour finir en chair à pâté. Les lapins y perdent leurs repères, leur instinct naturel et s'accrochent à la légende qui veut que les meilleurs finissent dans l'île aux lapins, sorte de paradis purement fictif. Petit Brun et Grand Gris, dénaturé par son séjour dans une cage, décident de fuguer et d'affronter le monde extérieur, retrouvant la nature mais aussi les dangers liés à l'environnement humain et non humain. Cet album joue sur les non-dits, sur l'écart entre un texte centré sur le point de vue innocent des deux protagonistes et l'image qui en dit beaucoup plus. Il est sans doute l'un des premiers ouvrages à représenter de manière aussi réaliste « l'usine à lapins », laissant le jeune lecteur déduire de cette représentation la dimension concentrationnaire et destructrice du lieu, opposée au monde extérieur, qui n'est certes pas de tout repos, mais qui, par son foisonnement végétal, s'oppose à la symétrie sans âme des constructions industrielles.

La dénonciation peut être plus virulente, comme dans l'album *Mort à l'homme!* (Harlin Quist, 1976). Ici, l'animal, comme dans l'album précédent, a une voix, mais elle est mise au service d'une dénonciation directe à l'adresse des hommes : la voix d'une baleine, qui commente sans concession les destructions systématiques des espèces animales exploitées par les hommes et annonce la mort de la planète à la fin de son réquisitoire. Les images sont sans concession, tantôt d'un réalisme efficace pour montrer le dépeçage d'une baleine, tantôt jouant sur le symbolisme d'une arche de Noé en forme de cercueil. Cet album, d'une terrible actualité, rejoint les discours contemporains sur la destruction des espèces animales, et, plus largement, sur les menaces qui pèsent sur notre terre.

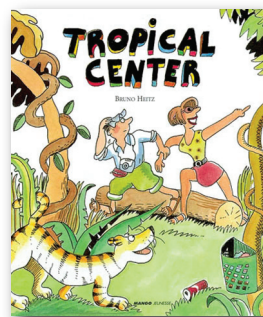
Avec un humour grinçant, Philippe Corentin a pu, quelques années plus tard, faire entendre, dans *Loup blanc. Conte à régler* (Hachette, 1980), un discours anti militariste et anti chasseur, en jouant sur l'inversion des rap-

ports de forces entre les proies animales et leur prédateurs humains. Les animaux sont d'abord représentés pour eux-mêmes, malmenés par l'homme, transformés en trophées ou en tapis ; dans le deuxième temps de l'album, leur anthropomorphisation, à coup d'accessoires de chasse ou de guerre, permet de dénoncer l'irrespect destructeur des hommes à l'égard du monde animal. Il suggère aussi que la nature pourrait bien se retourner contre l'homme.

Si *L'île aux lapins* a été régulièrement republié, les deux autres, sans doute à cause de la virulence de leur dénonciation, très ancrée dans le contexte idéologique de l'époque, n'ont pas été réédités et restent peu accessibles. La question animale se formule dans les albums, depuis les années 2000, à travers d'autres voix et sous d'autres formes.

L'humour, plus léger, est l'une des tonalités que certains créateurs adoptent pour dénoncer les comportements humains à l'égard des animaux, en particulier de certains animaux de spectacle. On peut ainsi penser à l'album de Bruno Heitz, *Tropical Center* (Mango Jeunesse, 2002), *Zoo* de Thierry Dedieu (Gallimard Jeunesse, 2009), ou plus récemment *Profession Crocodile* (Les Fourmis Rouges, 2017). Chacun à sa façon cherche à décaler le regard et, ce faisant, les représentations des jeunes lecteurs : Bruno Heitz joue sur la voix de l'animal dont l'origine n'est identifiable qu'à la fin de l'album pour remettre en cause l'acharnement des hommes à mettre les animaux au service de leur propre plaisir. Dans son album sans parole, Dedieu inverse les points de vue puisque le jeune lecteur doit adopter celui de l'animal en cage en train d'observer, à travers les barreaux, les visiteurs humains aux allures et aux vêtements bien proches des pelages et des robes des animaux. Enfin, l'ouvrage de Giovanna Zoboli et Mariachiara Di Giorgio présente le trajet urbain du personnage-animal qui part faire le crocodile dans un zoo : l'absence de parole met ainsi personnages humains et non humains sur un pied d'égalité ; le jeu d'écho des images suggère par ailleurs une dénaturation générale : des animaux, habillés, qui partent au travail comme les humains ; des hommes eux-mêmes qui ne sont plus capables de s'étonner – notamment de la présence de fauves en habit dans le métro – sauf dans des lieux, comme les zoos où ils viennent jouer à se faire peur. Dans un autre album, grand format, *L'Étrange zoo de Lavardens* (Seuil Jeunesse, 2014), Dedieu convoque une autre forme d'humour, plus sombre, à l'instar des vastes images sépia, pour mettre en scène la folie d'un vicomte désargenté qui crée au début du xx^e siècle un zoo, après avoir croisé le regard d'un cerf. Les animaux de ce zoo sont progressivement humanisés, habillés, « civilisés » et deviennent des sortes de monstres, proches des *freaks* dont ils sont les contemporains. La mégalomanie des uns entraîne la dénaturation des autres, considérés comme de simples jouets au service d'une société du spectacle dont les animaux font les frais.

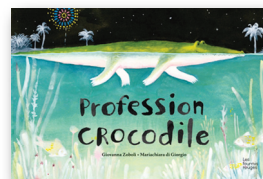
Mais le silence des bêtes, pour reprendre la formule d'Élisabeth de Fontenay, bruisse de mille voix que les albums font résonner à travers le texte et l'image pour rappeler les exactions humaines à leur rencontre. L'album peut reprendre une forme ancienne, celle des mémoires d'animaux, qui a connu un succès particulier du milieu du xix^e siècle jusque dans les années 1910⁶. Certains sont restés célèbres, comme les *Mémoires d'un âne* de la Comtesse



↑
Bruno Heitz :
Tropical Center, Mango Jeunesse,
2002.



↑
Dedieu & Compagnie :
Zoo, Gallimard Jeunesse-Giboulées,
2009.

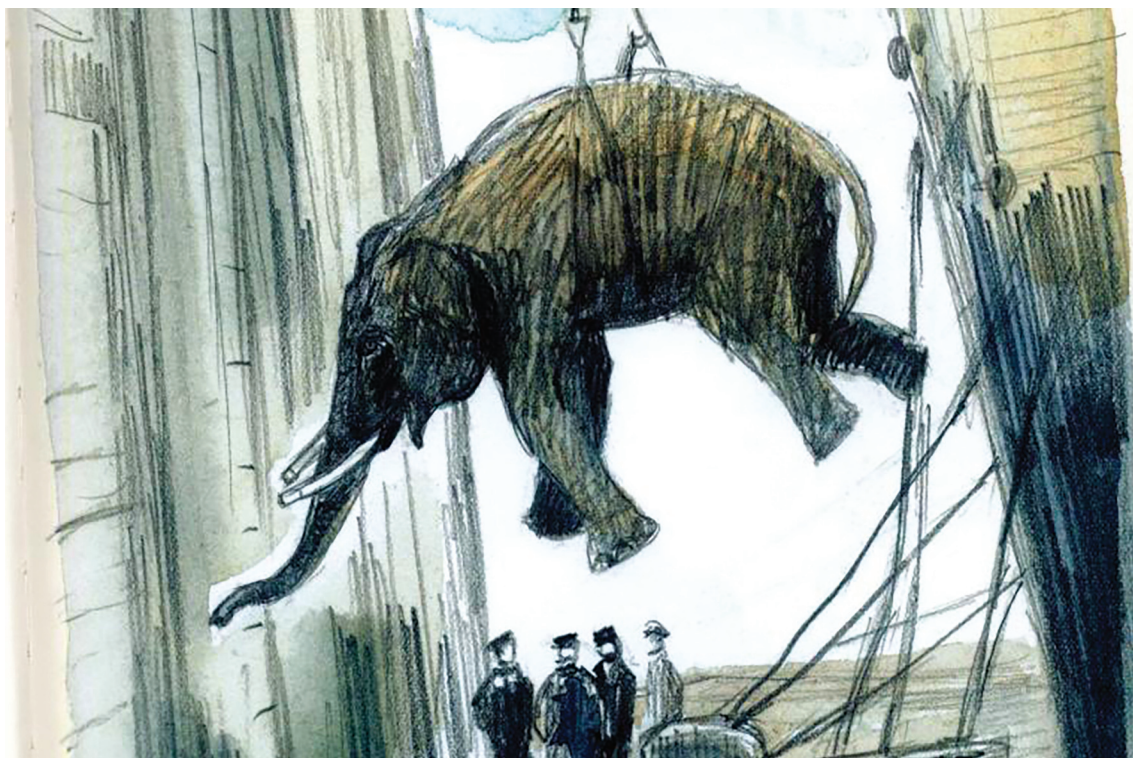


↑
Giovanna Zoboli, ill. Mariachiara
Di Giorgio : *Profession crocodile*,
Les Fourmis rouges, 2017.



↑
Atak: Martha était là,
Les Fourmis rouges, 2016.

↓
Isy Ochoa: Fritz, Rouergue, 2018.

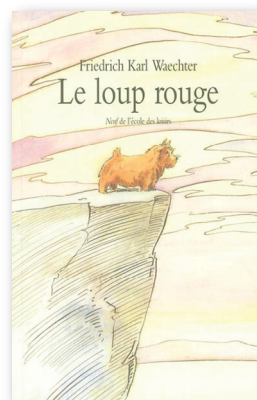


de Ségur (1860), ou encore de l'autre côté de la Manche, *Black Beauty* d'Anne Sewell (1877). Bien d'autres sont tombés dans l'oubli. La plupart de ces écrits peuvent sembler très artificiels – le pacte fictionnel amenant à accepter des animaux qui parlent mais qui écrivent parfois aussi! – mais ils rendent compte de la sensibilité et de la souffrance animale. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard, en France, que ce genre soit apparu autour de 1850, date de la loi Grammont qui a sanctionné les mauvais traitements faits aux animaux domestiques. Plus près de nous, le britannique Michael Morpurgo reprend ce principe dans *Cheval de Guerre* (1982).

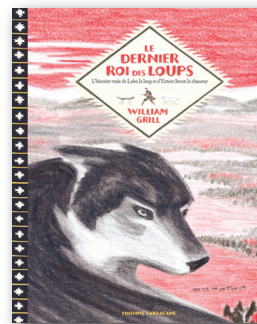
La forme de la biographie ou de l'autobiographie animale n'est donc pas nouvelle, mais fait une entrée en force dans les albums depuis quelques années. On se souvient de *Le Loup Rouge*, de Karl Friedrich Waechter (L'École des loisirs, 1998) : récit de la vie d'un chien, élevé par les loups, traversant la guerre, recueilli par la jeune Olga. On pourrait mentionner *Siam* de Daniel Conrod et François Place (Rue du monde, 2002), retraçant par la voix de son soigneur la vie de l'éléphant qui trône aujourd'hui dans la galerie de l'évolution au Muséum d'histoire naturelle à Paris. On peut également penser au tout récent album de William Grill, *Le Dernier roi des loups* (Sarbacane, 2019) rapportant l'acharnement des hommes et la lutte individuelle à mort entre Lobo et le chasseur Ernest Seton : le récit met à l'honneur la sensibilité et l'intelligence exceptionnelles du dernier loup gris de l'Ouest américain. C'est aussi la voix d'un animal, Martha, dernière tourte voyageuse – dessinée par Audubon en son temps – qui résonne dans l'album d'Atak, *Martha était là* (2017) pour rapporter la destruction systématique et organisée des oiseaux de son espèce, au XIX^e siècle. Voix émouvante, soutenue par un travail graphique qui rend visible cette destruction progressive : aux milliers de points représentant les oiseaux en début d'album, fait écho, sur l'une des dernières pages, la seule silhouette de Martha, empaillée, qui nous regarde. Fritz, quant à lui, dans l'album éponyme d'Isy Ochoa (Le Rouergue, 2018) fait le récit de sa courte mais terrible vie d'éléphant de spectacle. La quatrième de couverture, extraite d'une lettre du directeur de zoo en 1902 est particulièrement glaçante : cynisme et appât du gain justifient l'extermination sans scrupule de dizaines d'animaux sauvages.

Chacun de ces albums place l'animal au cœur du récit, en tant qu'animal, réel ou fictif, avec sa sensibilité, son point de vue, sa voix. Les récits inscrivent l'animal dans un espace et dans une histoire partagés par les hommes et les animaux, mais dont, trop longtemps, les humains ont cru être les seuls maîtres. En cela, ces albums adressés à de jeunes lecteurs font écho aux questionnements et aux préoccupations éthiques contemporaines sur l'environnement.

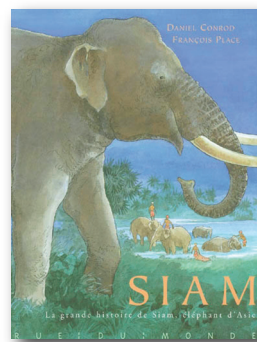
Pour ne pas terminer sur une note trop sombre, il faut également noter que de nombreux albums contemporains, suivant aussi les discours actuels, proposent aux lecteurs d'observer la beauté de la nature et du monde du vivant, dans sa globalité ou à travers ses plus petites créatures : méduses, abeilles, épeires, fourmis, éphémères sont magnifiées sous le trait des illustrateurs et deviennent des héros dans des espaces naturels que l'album, plus que tout autre support, sait rendre visibles. Et l'on retrouve là l'une des volontés de Paul Faucher en son temps, celle d'offrir à l'enfant le «vrai merveilleux : celui de la nature, et la vraie poésie : celle de la réalité».



↑ Karl Friedrich Waechter : *Le Loup rouge*, l'école des loisirs, 2003 (Nouvelle édition en Neuf).



↑ William Grill : *Le Dernier roi des loups*, Sarbacane, 2019.



↑ Daniel Conrod, ill. François Place : *Siam*, Rue du monde, 2002.



↑
Lolita Séchan : *Tout le monde devrait rester tranquille près d'un petit ruisseau et écouter*, Actes Sud BD, 2018.

↘
Émilie Vast : *Le Secret*, MeMo, 2015.

Ce parcours dans la littérature de jeunesse ne pouvait être exhaustif : la poésie pour enfants offre aussi un accès singulier aux mondes animaux ; la fantasy, avec ses *daemons* ou ses animaux totems, propose d'autres perspectives encore pour aborder la question animale ; comme le dit Laurent Bazin, certaines dystopies remettent en cause «le clivage homme/animal», en envisageant un monde du vivant plus vaste et plus fluide. La littérature de jeunesse, adressée aux tout jeunes comme aux *young adults*, semble clairement s'être saisie des préoccupations environnementales actuelles. Elle propose des alternatives à une pensée occidentale nourrie de cartésianisme qui a trop longtemps placé l'homme au-dessus de tous les autres êtres vivants : il s'agit de regarder autrement, sans filtre hiérarchique, de faire voir le vivant invisible, d'imaginer d'autres relations entre animaux humains et non humains, de faire entendre la voix des «sans voix», ou de créer des langages graphiques pour rendre compte du silence bruisant de vie et de mouvement du monde animal. ●

1. Isabelle Nières-Chevreil : *Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier Jeunesse, 2009. Le chapitre intitulé «le petit zoo de l'enfance» (p. 139-154) est une belle et dense synthèse sur l'usage des animaux-personnages plus particulièrement dans les albums.
2. Cette appellation signale que nous écarterons aussi tous les albums documentaires.
3. Nathalie Prince : *La Littérature de jeunesse*, Armand Colin, 2010, p. 93-95. Mentionnons également un autre ouvrage plus récent dirigé par Nathalie Prince et Sébastien Thiltges : *Eco-graphies*, PUR, 2018 qui décline au sein de la littérature de jeunesse les questionnements propres à l'éco-critique.
4. Éric Baratay, «Vivre la Grande Guerre avec le chien Flambeau», *Présences animales dans les mondes de l'enfance*, Florence Gaiotti (dir.), *Cahiers Robinson*, 34, 2013.
5. Gilles Baum, Amandine Piu, *Palmir*, Amaterre, 2018.
6. Voir Michel Manson, «Quand les animaux écrivent pour les enfants», *Cahiers Robinson*, 34, *Présences animales dans les mondes de l'enfance*, 2013.
7. Un colloque sur ce sujet sera organisé à l'université d'Artois, intitulé : «Représentations animales dans les mondes imaginaires : vers un effacement des frontières spécistes», les 14-15 novembre 2019.
8. Laurent Bazin, «Touche pas à mon globe : l'écologie dans le roman pour adolescents», *NVL la revue*, 220, *Demain, ma planète?*, Juin 2019. Du même auteur, dans l'ouvrage déjà cité *Eco-Graphies*, «Environnements (in)soutenables : l'écologie en question(s) dans les fictions romanesques pour adolescents», p. 189-199.

FLORENCE
GAIIOTTI

